

La recherche du Jésus historique

par Colin BROWN,
professeur au Trinity College, Bristol

La recherche du Jésus historique est le sujet de la thèse de doctorat d'Albert Schweitzer¹. Publiée en allemand en 1906, elle survolait les différentes tentatives modernes de remonter au-delà des évangiles afin de retrouver Jésus tel qu'il avait vraiment existé d'après les chrétiens. Schweitzer commençait par H. S. Reimarus, pour terminer par lui-même. Quoique soixante années se soient écoulées depuis le travail de Schweitzer, le sujet reste plus actuel que jamais. Après tout, le christianisme demeure ou s'écroule avec la personne de Jésus-Christ. L'homme de la rue se pose cette importante question : cela s'est-il vraiment passé comme la Bible le dit ? Pouvons-nous réellement tabler sur les évangiles ? La réponse de certains chercheurs n'est guère encourageante. Si des critiques comme R. Bultmann, ou en l'occurrence A. Schweitzer, avaient raison, je renoncerais à être chrétien. L'explication chrétienne de l'expérience religieuse ne tiendrait plus debout. L'agnosticisme, avec peut-être une teinte d'humanisme, serait l'unique issue.

Si le Christ de la foi n'est pas aussi le Jésus historique, alors le message chrétien est un monceau de mythes (au sens populaire de ce terme). Nous n'avons plus d'évangile.

Pour bien situer le débat, il vaut la peine de regarder en arrière pour savoir comment il a évolué au cours des deux cents dernières années, mettant ainsi en évidence quelques questions clés.

A. Quelques points de repère dans la recherche

Les débuts

L'idée que le Christ de la foi chrétienne est différent du Jésus de l'histoire n'est pas nouvelle. Elle était débattue par des auteurs chrétiens des premiers siècles, tels Justin Mar-

¹ A. Schweitzer : *Von Reimarus zu Wrede. Eine Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Tübingen, 1906.

tyr (env. 100-165) et Origène (185-254). Le *Dialogue avec Tryphon*² de Justin (§ 108) mentionne les accusations juives qui prétendaient que la résurrection de Jésus était une fraude. Origène répliquait à l'attaque de Celse qui disait que les miracles étaient en fait des tours de passe-passe bon marché que Jésus avait appris en Egypte et que la résurrection était truquée. (Contra Celsum 1, 26. 68 ; 2. 56-63 ; 5, 56, 58.)

Des accusations de ce genre ont été émises de temps à autres au cours des siècles. Mais elles revinrent à la mode avec les déistes anglais du XVIII^e siècle. Des hommes comme Anthony Collins (1676-1729) et Thomas Woolston (1670-1773) ont violemment attaqué les preuves traditionnelles de la messianité de Jésus, preuves qui reposaient sur les miracles et sur la façon dont il accomplit les prophéties de l'Ancien Testament. Mais le christianisme ne se trouvait pas privé de défenseur : l'évêque Thomas Serlock eut peu de peine à démolir les objections de Woolston et à démontrer que la foi en la résurrection de Jésus était basée sur des données historiques solides qui seraient décisives devant n'importe quel tribunal. Son ouvrage, maintenant oublié, *The trial of the witnesses of the resurrection of Jesus* (1729) était une sorte de best-seller de l'époque, tant en Angleterre que sur le continent.

Les attaques des Déistes eurent elles aussi du succès ; leurs idées furent reprises par l'homme que Schweitzer considère (à tort) comme l'initiateur de la recherche du Jésus historique : H. S. Reimarus (1694-1768).

L'argumentation de Reimarus faisait partie d'une œuvre massive qui n'était pas destinée à la publication. Mais après sa mort, et contrairement aux vœux de sa famille, on en publia des extraits. Le plus célèbre s'intitulait : *A propos des intentions de Jésus et de ses disciples* (1778). L'ouvrage lui-même n'était pas beaucoup plus qu'une répétition des accusations déistes, mais présentées d'une nouvelle manière : au début (d'après lui), Jésus n'était qu'un Juif ordinaire, recommandant aux autres les idéaux supérieurs du judaïsme. Mais il se laissa influencer par le messianisme apocalyptique, alla trop loin, surestima le soutien du peuple et périt. Après sa mort, ses disciples se rendirent compte du bon « filon » qu'ils tenaient. Après avoir temporisé une semaine ou deux, ils mirent sur pied l'histoire que Dieu l'avait ressuscité des morts. Ils étaient tellement convaincus que les gens d'alors ont avalé la supercherie. En réalité, le christianisme dans son ensemble est une gigantesque fraude.

² Justin : *Le Dialogue avec Tryphon*, tr. fr., Paris, Picard, 1909.

Tout ceci se disait à une époque où la science de l'histoire en était encore à son enfance et où le surnaturel commençait à être assailli par des scientifiques et des philosophes sceptiques. Pour beaucoup, le nouveau monde scientifique de Isaac Newton (1642-1727) n'exigeait, comme explication, que des causes naturelles. Bien que Newton fût lui-même un croyant, plusieurs conclurent de son œuvre et de celles d'autres savants que l'univers était simplement un mécanisme et que toute chose trouvait une explication rationnelle et scientifique. Le même type d'idées fut appliqué en histoire et en religion : il doit y avoir une explication naturelle et rationnelle pour chaque chose.

XIX^e siècle : Les « Vies de Jésus » rationalistes

Les dernières années du XVIII^e et tout le XIX^e siècle produisirent une moisson ininterrompue de « vies de Jésus » rationalistes et fictives. Il y eut les œuvres d'hommes peu importants tels que K. F. Barhdt, K. H. Venturini, H. E. G. Paulus, K. A. Hase et Bruno Bauer, dont les méditations gisent embaumées dans l'histoire de Schweitzer. Mais les vies de Jésus les plus célèbres de tout le XIX^e siècle sont celles du théologien allemand D. F. Strauss (1804-1874) et de l'orientaliste français J. E. Renan (1823-1892). Strauss écrivit plus d'une fois au sujet de la vie de Jésus. Mais son œuvre maîtresse reste son premier livre (qui lui coûta d'ailleurs sa carrière académique). Sa « Vie de Jésus » fut publiée pour la première fois en 1835-36. Il y conteste totalement le fondement historique des éléments surnaturels des évangiles. Ces derniers sont des légendes ou des mythes, créés sans mauvaise intention, qui surgirent entre la mort du Christ et la rédaction des évangiles au II^e siècle.

Mais cela ne signifie pas, selon Strauss, la fin de toute religion authentique. Ce qui était détruit par la critique pouvait encore être sauvé à l'aide de la philosophie idéaliste de Hegel (1770-1831). Car ce qui importe, ce n'est pas des détails historiques insignifiants, mais, comme le disait Hegel, la manifestation de l'Esprit infini dans le fini. C'est cela (selon Hegel également) qui reste le thème central de l'histoire de la philosophie et de la religion.

La « Vie de Jésus » de Renan (1863) évacuait, elle aussi, le surnaturel, mais de manière quelque peu différente. Renan avait la plume facile ! Sans se lancer dans une querelle d'arguments, il brossa une image très humaine de Jésus sur un fond profondément évocateur qui communiquait au lecteur l'atmosphère de Galilée et de Jérusalem. Tandis que Jésus parcourait de long en large la Palestine, prêchant la « douce théologie de l'amour », il gagnait les

cœurs de tous sans exception. Mais après le conflit avec les rabbins de Jérusalem, il se mit à donner à sa théologie juive une ferveur révolutionnaire. Vers la fin, il devint obsédé par un étrange attrait pour la persécution et le martyre. Avant que la trahison et la mort ne missent fin à sa carrière terrestre, il édifia les fondations d'un corps permanent de disciples. Bien que Jésus ait fait bon nombre d'erreurs, il est assuré d'une place permanente, sans rival, dans sa propre sphère, parmi les immortels de l'histoire.

Le livre de Renan a été réédité huit fois en trois mois et bien davantage au cours des années suivantes.

Dans la Préface de la troisième édition, il admettait quasiment tout ce que ses critiques, orthodoxes ou non, lui avaient reproché depuis la parution de la première édition. Ce livre, disait-il, n'était pas du tout une histoire scientifique. C'était plutôt la peinture des choses telles qu'elles auraient pu se passer.

Le Jésus historique de la plupart des libéraux était un prédicateur d'amour et de moralité. Il vivait si près de Dieu qu'on pouvait dire que Dieu était en lui. Mais le sauveur surnaturel des évangiles et des épîtres était le produit de la réflexion de l'Eglise primitive. C'est l'apôtre Paul qui contribua le plus, d'après eux, à promouvoir cette image, lui qui n'avait jamais connu Jésus dans la chair.

C'est ainsi que le décrivait, par exemple, le libéral Ad. von Harnack (historien de l'Eglise de premier ordre), dans ses conférences populaires du début du XX^e siècle : « Qu'est-ce que le christianisme ? ». La prédication du Jésus historique, écrivait Harnack, ne contenait rien sur lui-même. Tout était centré sur la paternité de Dieu, la valeur infinie de l'âme humaine, la justice la plus élevée et le commandement d'amour.

Albert Schweitzer

A. Schweitzer (1875-1965) est celui qui contribua le plus (en tout cas aux yeux du monde académique), à discréditer ce genre d'approche. Il le fit en partie dans *Le Secret historique de la vie de Jésus* (1901)³, mais surtout dans le livre qui fit de lui l'historien semi-officiel de toute l'entreprise : *Von Reimarus zu Wrede*⁴.

Ceux qui n'ont jamais lu Schweitzer se réservent une bonne surprise lorsqu'ils liront sa thèse. Ce livre est un tour de force de journalisme théologique. C'est probablement

³ A. Schweitzer : *Das Messianitäts- und Leidensgeheimnis. Eine Skizze des Lebens Jesu*, Tübingen, 1901, trad. fr. de la 3^e éd. chez Albin Michel, 1961.

⁴ A. Schweitzer : *Von Reimarus zur Wrede...*, op. cit.

l'histoire théologique la plus lisible jamais écrite. Mais ses vertus cachent des vices ! Malgré le grand nombre d'auteurs cités, Schweitzer semble ignorer presque totalement toute œuvre théologique au-delà de la France et de l'Allemagne. Même à l'intérieur des sujets choisis, Schweitzer sélectionne la matière à discuter d'une façon qui apparaît souvent arbitraire et limitée. Il ne laisse certainement aucun doute aux lecteurs quant à savoir qui sont les bons et les méchants de la pièce, mais son talent de metteur en scène dépend en fait de sa propre reconstruction du Jésus historique, car c'est par cela que tout le reste est jugé. A la fin de son survol, Schweitzer propose au lecteur de choisir entre W. Wrede et lui-même. Le livre de Wrede sur le secret messianique dans les évangiles⁵ était un ouvrage radicalement sceptique. Il mettait en question toute la base de la reconstruction libérale de Jésus. L'œuvre de Schweitzer est, sous divers aspects, un complément de ce dernier. Schweitzer prétendait que le Jésus historique des libéraux ne pouvait être reconstruit qu'au prix de l'ignorance de l'eschatologie. Ainsi la création à laquelle aboutissaient les libéraux était un produit de l'imagination, parce que l'esprit du Jésus réel était dominé par l'idée apocalyptique juive du Royaume, dont il attendait la venue prochaine. Quand le Royaume arriverait, il se révélerait comme le fils de l'homme messianique. Dans cette perspective, Jésus envoya ses disciples en mission préparatrice. Il ne s'attendait même pas à les voir revenir avant que le Royaume n'arrive. Lorsqu'il vit que le Royaume ne venait pas, Jésus modifia ses plans et décida d'en forcer la manifestation en prenant sur lui les vœux messianiques et en obligeant le Royaume à venir. Tout l'enseignement éthique de Jésus était une éthique intérimaire qui ne prétendait pas énoncer des principes valables pour tous les temps, mais qui devait simplement durer jusqu'à l'établissement final du Royaume. Mais tout le plan a échoué et le résultat coûta la vie à Jésus.

Schweitzer contribua à démolir le « Jésus historique » des libéraux du XIX^e siècle, en montrant qu'ils avaient ignoré l'élément eschatologique dans l'enseignement de Jésus. Mais le personnage qu'il met à sa place est à peine supérieur, car Jésus apparaît comme un politicien religieux extravagant, qui essaya tant bien que mal de faire son chemin. *Si Schweitzer a raison, alors Jésus avait tort.* Schweitzer ne fait que substituer une création rationaliste à une autre. Les détails sont différents, mais les présupposés sont

⁵ W. Wrede : *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, Göttingen, 1901.

fondamentalement les mêmes. Schweitzer est pleinement d'accord avec Strauss et Renan pour éliminer le surnaturel de l'histoire. Il conclut cependant par une note énigmatique : après tout ce qu'il a dit sur l'histoire, il ajoute que ce n'est pas l'histoire, mais la vie qui nous révèle qui était vraiment Jésus.

La critique des évangiles

Parallèlement aux nombreuses tentatives du XIX^e siècle de retrouver le Jésus historique, on assiste à des essais tout aussi nombreux de retrouver les origines de l'Eglise et de classer les écrits du Nouveau Testament.

La plus célèbre de ces tentatives provient de l'école de Tübingen et de son fondateur, F. C. Baur (1792-1860). S'inspirant de l'idéalisme dialectique de Hegel, Baur concevait l'histoire de l'Eglise primitive comme le déroulement d'un conflit entre deux partis. D'un côté il y avait le parti des judéo-chrétiens, conduit par Pierre, et de l'autre Paul représentait un type plus récent et plus large de christianisme, profondément influencé par la pensée du monde hellénistique, qui rejetait la circoncision et l'interprétation étroite de la Loi.

Partant de là, Baur se met à évaluer les livres du NT. Il n'accepte comme authentique que les lettres de Paul qui portent des traces du conflit avec les judaïsants. Sa liste se limite à quatre lettres : Galates, I et II Corinthiens, Romains. Matthieu est, d'après lui, l'évangile le plus primitif, parce qu'il lui semble être le plus juif. Jean est le plus tardif, parce que le conflit avait été dépassé à cette époque. Il y détecta même des traces de controverses gnostiques et montanistes du II^e siècle. Naturellement, en partant de ces prémisses, le quatrième évangile n'a aucune valeur historique.

La thèse de Baur est un cas classique (mais nullement unique dans les études théologiques) de l'invention d'une théorie ingénieuse accompagnée d'une manipulation des faits (tout aussi ingénieuse) pour la prouver. La thèse de Baur n'a été prouvée en aucun point par les études historiques ultérieures. Sans partir de sa tentative douteuse de réinterpréter l'histoire de l'Eglise à la lumière d'une seule idée et de tout ce que cela implique, sa thèse est démolie par la datation des livres du NT à partir des écrits du NT lui-même et des premiers textes chrétiens.

Avant Baur, on suggérait parfois que les évangiles, tels que nous les avons, sont le résultat de traditions orales indépendantes concernant Jésus, mises ensuite par écrit. Cette thèse a été défendue jusqu'en 1851 dans l'introduc-

tion à l'étude des évangiles de l'évêque Westcott. Mais, entre-temps, certains spécialistes avaient commencé à émettre l'idée que les ressemblances étroites entre Matthieu, Marc et Luc, seraient mieux expliquées si ils dépendaient soit les uns des autres, soit de quelques sources *écrites* communes. En 1835 (l'année de la parution de la vie de Jésus de Strauss), parut une œuvre plus petite, apparemment insignifiante, qui eut néanmoins à la longue des répercussions bien plus grandes. Son éclipse temporaire provient d'une part du fait que d'autres théories et d'autres livres attiraient plus l'attention à l'époque, et d'autre part du fait qu'il était écrit en latin. Mais la théorie de Carl Lachmann : la priorité de Marc et la dépendance de Matthieu et de Luc vis-à-vis de celui-ci, est peut-être la seule théorie de la critique des évangiles du XIX^e siècle qui soit encore généralement acceptée aujourd'hui. Cette théorie fut défendue dès ses premières heures par C. H. Weiss (1801-1866) et C. G. Wilke (1786-1854). Ce n'est cependant qu'après 1850 qu'elle fut vraiment reconnue comme « l'orthodoxie » critique. Son succès est dû, dans une grande mesure, à H. G. Holzmann (1832-1910), qui lui ajouta de nombreuses finesses, comme l'hypothèse de Q, une collection de paroles de Jésus que Marc n'avait pas utilisée, mais qui était commune à Matthieu et à Luc. Décrire les ramifications de la critique des évangiles dépasserait largement le cadre de ce survol. Cette théorie fut développée par B. H. Streeter dans *The four Gospels* (1924), où il affirmait qu'il y avait originellement quatre sources écrites : Marc, Q, et les documents propres à Matthieu et à Luc.

L'Eglise catholique romaine, pour sa part, a officiellement rejeté de telles théories après les investigations de sa Commission biblique. Cette dernière affirma qu'elle croyait aux données traditionnelles concernant les auteurs, l'autorité et l'authenticité des quatre évangiles, ceci dans diverses déclarations faites entre 1907 et 1912.

Dans les Eglises protestantes, l'étude des sources des évangiles a eu des effets considérables. D'une part, la priorité présumée de Marc a été employée comme un bâton pour battre les autres évangélistes ! Parce qu'ils contiennent une matière que l'on ne trouve pas chez Marc, on a souvent déclaré que Matthieu et Luc contiennent de nombreux éléments qui ne sont pas de l'histoire authentique. Et ce raisonnement a été appliqué encore plus fortement à l'évangile de Jean. Alors que les trois premiers évangiles ont beaucoup de matière commune et qu'ils suivent *grosso modo* le même plan, la matière et le plan de Jean sont très différents. Les critiques radicaux en ont naturellement conclu que l'évangile de Jean est dans une large mesure

la fabrication de l'esprit de l'évangéliste. Il contient très peu de chose qui ait une valeur historique, mais nous renseigne abondamment sur l'impression que Jean avait du Christ de par son expérience.

Schleiermacher, Kierkegaard et les débuts de l'Existentialisme

C'est indubitablement une erreur de traiter Schleiermacher sous un tel titre ! Généralement, il n'est pas classé comme existentialiste. A proprement parler, l'existentialisme est un mouvement philosophique du XX^e siècle. De plus, Schleiermacher était un homme polyvalent et il est lui-même dans une classe à part.

Tout d'abord, il était davantage un critique biblique qu'on ne le pense généralement. Il enseigna abondamment à la nouvelle Université de Berlin. Mais ses cours sur l'introduction au NT et sur la vie de Jésus ne furent publiés qu'après sa mort. L'une de ses théories les plus originales fut de soutenir l'authenticité du quatrième évangile contre les synoptiques ! Il perçut très justement les marques d'authenticité : les comptes rendus de témoins oculaires et aussi, par conséquent, la base historique de ces comptes rendus. Mais cela lui fit prendre le contre-pied des conclusions esquissées par les plus radicaux, c'est-à-dire qu'il considérait Jean comme le véritable et authentique témoin, tandis que les synoptiques ne l'étaient pas !

La pensée profonde de Schleiermacher réside dans sa conception de la religion et du rôle du Christ. Celle-ci fut esquissée dans son ouvrage célèbre : *Ueber die Religion : Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern* (1799) et développée dans *La Foi chrétienne*⁶ (1821-1822). Schleiermacher croyait que, la critique historique ayant fait son œuvre, les points essentiels de la religion ne sont pas encore atteints et que ce qui importe vraiment, c'est la vie. La religion touche aux domaines de nos vies qui sont marqués par un sens de dépendance absolue de l'infini. Le péché, par contre, est la tentative de l'homme de se sentir libre, alors qu'il devrait être conscient de sa dépendance. Christ n'est pas seulement celui qui mena une vie d'absolue dépendance, mais il est aussi capable d'être le médiateur d'une vie d'harmonie et de réconciliation pour les hommes d'aujourd'hui.

Comme de nombreux autres penseurs modernes, Schleiermacher s'est attaché à une idée qui contenait une réelle vérité, mais il l'a démesurément accentuée à l'exclusion

⁶ F.D.E. Schleiermacher : *Der Christliche Glaube nach den Grundsätzen der evangelischen Kirche*.

d'autres vérités. En agissant ainsi, il devait manipuler à la fois le témoignage de l'expérience religieuse et les données bibliques pour que sa théorie fonctionne. Le résultat ressembla inévitablement à une caricature de la foi chrétienne, plutôt qu'à une juste description de l'évidence historique.

Le philosophe danois S. Kierkegaard (1813-1855) est considéré comme le bisaïeul de la théologie existentialiste moderne. Kierkegaard rejeta non seulement la philosophie hégélienne qui dominait à l'époque. Il rejeta également l'idée que la foi dépend de la recherche historique. Ses *Miettes philosophiques*⁷ (1844) étaient consacrées aux questions de la foi et de l'histoire.

La foi est l'acceptation du « paradoxe absolu » (ou « absurdité fondamentale ») : la Vérité éternelle est entrée dans l'histoire, Dieu est né comme un bébé et il a grandi comme un autre homme. Tout ceci au-delà de la possibilité de vérification historique. Cette dernière est dans le meilleur des cas seulement approximative, et Dieu n'est pas une vérité de raison, mais un objet de foi. La « subjectivité » est la vérité ; car la vérité de l'Évangile apparaît dans la façon dont l'individu réagit à son message. A la fin de son ouvrage, il affirme : « Si la génération contemporaine n'avait laissé à la postérité rien d'autre que ces mots : — Nous avons cru qu'en telle et telle année Dieu est apparu parmi nous sous l'humble figure d'un serviteur, qu'il a vécu et enseigné dans notre communauté, et qu'il est finalement mort — ce serait plus que suffisant. »

La force de Kierkegaard réside dans le fait qu'il reconnaît que certaines sortes de vérités ne sont pas spéculatives et théoriques, mais qu'elles ne peuvent être saisies que par l'expérience. Sa faiblesse vient de ce qu'il a poussé cette idée à l'extrême. Bien qu'il reste énormément de travail à faire sur la conception de la foi et du Christ chez Kierkegaard, il y a de nombreux passages dans lesquels il semble concevoir la vérité comme corrélatrice à l'individu. Ce n'est pas Dieu ou Christ qui est important, mais l'impact que l'idée de Dieu ou de Christ a sur nos esprits en illuminant le sens de notre vie.

Tillich et Bultmann : Christologie existentialiste

La plupart considèrent Paul Tillich (1886-1965) et Rudolf Bultmann (né en 1884) comme les maîtres de la théologie existentialiste actuelle. Tous deux sont extrêmement sceptiques au sujet de la valeur historique des quatre évangiles. Pourtant tous deux cherchent à conserver l'Évangile com-

⁷ S. Kierkegaard : *Les Miettes Philosophiques*, trad. Paul Petit, Paris 1947. Le Caillou Blanc.

me une clé indispensable à la compréhension du sens de l'existence humaine. Lorsqu'on étudie Tillich de façon plus approfondie (par exemple dans sa théologie systématique en trois volumes, 1951-1964)⁸, il semble qu'on puisse dire avec raison que, tout en utilisant les catégories existentialistes de pensée, il conserve néanmoins une bonne dose d'idéalisme démodé. Et bien des choses qui apparaissent à certains comme nouvelles et passionnantes semblent, en tout cas à l'auteur de cet article, être du « Schleiermacher » du XIX^e siècle revêtu d'une robe du XX^e. D'une part le concept de l'être, qui est un concept clé chez Tillich, semble être emprunté directement à l'idéalisme. D'autre part, sa conception de l'homme comme créature aliénée du fondement de son être, ressemble beaucoup à la tentative de Schleiermacher d'interpréter l'homme en termes de dépendance de l'ultime. La conception du Christ comme porteur de l'être nouveau nous rappelle aussi fortement Schleiermacher. Christ est celui qui est dépendant, celui qui n'est pas aliéné du fondement de son être et qui par là peut être le médiateur de la réconciliation. *Grosso modo* les critiques faites à Schleiermacher s'appliquent également à Tillich (j'ai écrit une esquisse de la pensée de Tillich et des appréciations récentes de son œuvre dans « Tillich and his Critics » dans le bulletin de la Theological Students Fellowship (TSFB) du printemps 1965).

Alors que Tillich est avant tout un philosophe, Bultmann est principalement un critique du NT. Sa pensée a passé par différentes phases. Même avant les années 1920, il était un pionnier de la critique des formes. Le terme allemand « Formgeschichte » (littéralement : histoire des formes) exprime peut-être mieux son idée. Au lieu de rechercher les sources documentaires qui se trouvent derrière les évangiles, les critiques formistes cherchent à analyser *les formes* dans lesquelles ont été consignés l'enseignement et l'action de Jésus. La forme d'une histoire nous indique les gens qui lui ont donné cette forme. Les critiques formistes comme Bultmann, Dibelius et K. L. Schmidt pensaient qu'en analysant la motivation de chaque unité individuelle, ils pourraient déterminer son contexte historique (Sitz im Leben). Mais leur axiome est qu'il ne faut pas chercher ce contexte historique dans le ministère de Jésus, mais dans les situations de l'Eglise primitive.

Ce n'est pas par hasard que Bultmann et ses collègues semblent appliquer ici aux évangiles les mêmes techniques que Julius Wellhausen (1844-1918) appliquait au Penta-

⁸ P. Tillich : *Théologie Systématique*, trad. fr. Paris, Ed. Plon, 1970.

teuque. En fait, pendant les dernières années de sa vie, Wellhausen s'intéressa à la critique des évangiles et Bultmann a reconnu explicitement sa dette à l'égard de Wellhausen dans ce qui est probablement le traité classique de la critique des formes : « L'histoire de la tradition synoptique » (1921). Dans cet ouvrage, Bultmann affirme que même Marc, l'évangile le plus ancien pour les libéraux du XIX^e siècle, n'est pas une histoire authentique écrite dans l'ordre chronologique. Les quatre évangiles sont tous déformés par les questions et les réponses théologiques de l'Eglise primitive.

En 1926, Bultmann publia son *Jésus*, dans lequel il présente son enseignement dans les termes de l'existentialisme. Il laisse pratiquement de côté tout l'enseignement moral et rédempteur des évangiles. Ce qui compte, dit-il, c'est l'événement salvifique par lequel nous appréhendons la parole que Jésus apporte. En développant ce point, Bultmann explique que la vie n'est pas prédéterminée selon un schéma fixe. La Parole ouvre de nouvelles possibilités à ceux qui l'accueillent.

En 1941, les études néotestamentaires connurent un tournant important lorsque Bultmann fit circuler sur des feuilles multicopiées son essai maintenant célèbre sur *Le Nouveau Testament et la Mythologie*. Il demeure l'énoncé le plus clair de ce qu'il faut entendre par *démythologisation*. Bultmann y prolonge d'une étape l'affirmation de Strauss qu'il y a des mythes dans le NT. Il défend l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de détecter quelques mythes, comme la résurrection ou la naissance virginale ; c'est plutôt l'ensemble du mode de pensée du NT qui est mythologique. L'idée même du ciel et de l'enfer, du salut et du jugement, d'anges et de démons sont autant de concepts mythologiques qui ont pénétré dans le NT sous l'influence du mode de pensée ambiant, de l'apocalyptique juive et du gnosticisme païen. Prises telles qu'elles apparaissent, ces idées mythologiques sont inadéquates et inacceptables pour l'homme moderne. La tâche du théologien n'est pas de les éliminer totalement, mais de les *interpréter*.

Ceci fait, dit Bultmann, nous découvrons que la conception de la vie du NT a beaucoup de choses en commun avec les philosophies existentialistes modernes non chrétiennes. Seulement, les existentialistes ne se rendent pas compte de la portée de la chute de l'homme et de son besoin de rédemption. Cette prise de conscience vient de la prédication du message chrétien qui permet à l'homme de faire les choix justes dans sa vie et de connaître la puissance que cela apporte. C'est la prédication de la Croix et de la Résurrection (bien que ce soient des idées mythi-

ques !) qui nous offre la possibilité de croire, et par là « l'alternative d'accepter ou de rejeter ce qui seul peut illuminer notre compréhension de nous-mêmes. »

La question de la démythologisation a été abordée plus en détail par les professeurs F. F. Bruce et P. E. Hughes dans le numéro de TSF, bulletin paru au printemps 1966. Qu'il nous suffise ici de remarquer que lorsque Bultmann a mis en œuvre ses diverses techniques, il ne reste quasiment rien du Jésus historique. Il ne nous reste que le Jésus de la foi des premiers chrétiens.

Comme Bultmann l'a dit lui-même, nous pouvons être sûrs que (*dass*) Jésus a vécu et qu'il est mort. Mais, dans son optique, nous ne pouvons pas savoir ce qu'il (*was*) était vraiment. Le Jésus historique est entièrement remplacé par le Christ de la foi.

Les idées de Bultmann ont été reprises par de nombreux exégètes d'Europe et des USA. Nombre de ses élèves l'ont trouvé trop sceptique. On trouvera une présentation de leurs œuvres ainsi que de la recherche du Jésus historique après Bultmann, dans l'article de M. Nixon (TSF, bulletin No 46, automne 1966).

B. Quelques questions

Nous avons appelé ce survol des différentes tendances « points de repères dans la recherche ». Mais, entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'un *progrès* décisif dans la connaissance grâce aux études néo-testamentaires. Ce serait plutôt l'inverse ! C'est à peine si on aboutit, à partir de cette énorme masse de travail, à une conclusion qui recueille le consentement universel. Celle qui s'en est le plus rapprochée est l'hypothèse de la priorité de Marc et de la dépendance de Matthieu et de Luc. Mais même celle-ci a été à plusieurs reprises remise en question. La dernière attaque est celle de W. R. Forman : *The Synoptic Problem: A critical Analysis* (1964). A première vue, tout semble être dans un état de confusion sans espoir. Mais le fait que les savants soient en désaccord ne signifie pas qu'il n'y ait aucun espoir de parvenir à une solution. Il faut sonder les présupposés qui sous-tendent les diverses théories et en évaluer le bien-fondé.

Pour l'heure, nous aborderons quelques questions clés qui influencent notre manière d'étudier les évangiles et de prêcher.

Présupposés et méthodes

Nous avons pu constater très souvent dans notre survol que des hommes doués se sont emparés d'une idée et l'ont développée au détriment de tout le reste. Cette tendance apparaît dans l'essai de Schleiermacher de tout reconstruire à la lumière de la seule conception de la religion comme un sentiment de dépendance absolue.

Elle apparaît également dans la perception que Baur a d'un conflit entre Pierre et Paul, ou dans la reconnaissance de Schweitzer de l'élément eschatologique.

Mais dans chacun de ces exemples et dans beaucoup d'autres, un élément de vérité a été exagérément souligné au point de déformer tout le reste. Un autre facteur important dans le travail théologique est la considération irrationnelle et inadéquate qui conduit à épouser ou à rejeter une idée, moins parce qu'elle est vraie ou fausse que parce qu'elle est ou n'est pas à la mode : par exemple la façon d'accepter sans conteste une date relativement tardive pour les évangiles. Mais la tendance la plus frappante sans doute de l'après-guerre est l'engouement pour Bultmann et la critique des formes.

T. W. Manson est un savant qui a osé qualifier la critique des formes de « bluff » dans son ouvrage : *The Life of Jesus : Some Tendencies in Present-Day Research* (dans *The Background of The New Testament and its Eschatology*, 1954, édité par W. D. Davies and D. Daubs).

D'ici cinquante ans, Bultmann et la critique des formes sembleront certainement aussi étranges, exagérés et démodés que Strauss et Schweitzer nous apparaissent aujourd'hui.

En attendant, il serait bienfaisant que tous ceux qui sont engagés dans ce travail théologique sondent leur position et se demandent sur quoi ils se basent pour étayer leurs conceptions.

Les présupposés que nous apportons à nos études, avant même de commencer une critique sérieuse des points particuliers en question, sont un des principaux facteurs qui déterminent nos opinions. Nulle part ailleurs cela est plus évident que dans l'étude des évangiles. De trop nombreuses études sont viciées dès le début par un préjugé construit de toute pièce sur le surnaturel. Sans aucun égard pour le témoignage des évangiles, des savants comme Strauss, Renan, Tillich, Bultmann, ont délibérément refusé d'accepter la résurrection du corps de Jésus. Dans le passé, des savants considéraient l'eschatologie comme « un point obscur » (blind spot). Aujourd'hui cela semble un axiome pour nombre de savants allemands de prétendre que tout

ce qui est anticipation dans les évangiles ou tout rapport avec la vie de l'Église, ne peut être authentique, mais a dû être inventé par l'église primitive et inséré (ré-inscrit) dans la vie de Jésus.

Personne ne peut se passer de présupposés. Ce sont des prémisses solides et des méthodes critiques sûres qui aident à discerner une foi raisonnable d'une certaine crédulité aveugle. Il est nécessaire, aujourd'hui, de faire une auto-critique approfondie des méthodes que nous utilisons pour les études de l'Évangile. Nos techniques ne doivent pas être moins rigoureuses que celles de l'historien séculier. Après tout, si l'incarnation est réelle, elle résistera à l'examen. Une technique historique n'est pas un substitut à la foi, et vice-versa. Les deux doivent avoir leur place. Des recherches historiques solides concernant le fondement historique du christianisme ne peuvent, en fin de compte, que rendre service à la foi. Ceci dit, il y a de nombreux problèmes qui, aujourd'hui, doivent être vus avec un regard neuf.

Miracles et résurrection

Depuis le célèbre chapitre de David Hume sur les miracles dans sa « Recherche concernant l'Entendement humain »⁹, on a eu de plus en plus tendance à traiter les miracles de la Bible comme des objets de foi. Si nous avons d'abord la foi, nous sommes alors capables de croire aux miracles. Dans la Bible, c'est quasiment l'inverse. Les miracles viennent affermir la foi. Ils sont traités comme événements historiques. N'est-il pas grand temps de reconnaître à nouveau la place du miraculeux ?

Dans le passé, James Orr (1907) et J. G. Machen (1930, réédité en 1958) ont défendu avec érudition la naissance virginale. Ces deux écrivains ont intitulé leur œuvre de manière identique : « La naissance virginale du Christ » (« The Virgin Birth of Christ »). Orr a également écrit « La Résurrection de Jésus » (« The Resurrection of Jesus » 1908) qui est encore une œuvre maîtresse. Aujourd'hui, cependant, la résurrection de Jésus est souvent traitée comme si elle n'était pas une matière historique. Ici, à nouveau, il y a toute latitude pour un nouvel énoncé du témoignage.

L'Histoire et les évangiles

On dit parfois que les évangiles ne nous donnent pas de matière suffisante pour écrire une vie du Christ. Cela est

• D. Hume : *Enquiry Concerning Human Understanding*, 1748.

partiellement vrai. Il y a de nombreuses années de sa vie sur lesquelles les évangiles sont muets et il y a nombre de faits rapportés par eux qu'il est impossible de fixer avec quelque exactitude chronologique. Mais, dire qu'il est impossible de compiler une biographie complète au sens moderne est une chose ; dire que les évangiles ne nous donnent pas de matière historique en est une autre. Tant mieux que l'on reconnaisse de plus en plus que les évangélistes étaient aussi bien des théologiens que des historiens, mais que l'on découvre une signification théologique dans leur façon de rapporter un événement ou une parole n'enlève rien à leur valeur d'historiens. La question cruciale est de savoir si la théologie des évangélistes est fondée sur la théologie du Jésus historique. Pour certains critiques, le fait qu'un événement (ou une parole) soit rapporté par Matthieu, mais non par Marc, suggère qu'il n'est pas historique et qu'il reflète la situation de l'église de Matthieu. Mais la perspicacité de Matthieu ne devrait pas être automatiquement prise dans le sens que lui-même aurait inventé le matériel.

Une bonne partie des discussions modernes nous renvoie aux questions démodées d'auteur et de date. Ici, à nouveau, il y a place pour un regard neuf sur le témoignage biblique. Il ne semble pas qu'il y ait de raisons contraignantes de dater aucun des évangiles après 70. Dans la perspective de leur enseignement eschatologique, ils auraient de bonnes raisons de mentionner la chute et la destruction de Jérusalem en tant que prophétie accomplie ; cependant, tout parle comme s'ils étaient écrits avant ces événements catastrophiques. De plus, il semble très probable que ceux qui vivaient une décade ou deux après l'Ascension aient désiré connaître ce que Jésus disait et faisait, et qu'il y aurait eu de bons motifs de mettre cela par écrit. Il y a, par surcroît, un argument non négligeable qui fait éclater largement bon nombre d'hypothèses très répandues. Si le livre des Actes est le deuxième volume d'une œuvre dont l'évangile de Luc est le premier (comme c'est généralement admis), alors la date de Luc ne peut être plus tardive que celle des Actes ! Pourtant, les Actes semblent avoir été écrits au milieu des années soixante, pendant que Paul était encore en vie. Il s'ensuit donc que Luc aurait été écrit soit dans les années soixante, soit même dans les années cinquante ; et si Marc était parmi les écrits mentionnés par Luc, parmi ses sources (cf. Luc 1. 1-4), le deuxième évangile pourrait bien avoir été écrit une vingtaine d'années après la résurrection¹⁰. Si ces remar-

¹⁰ A ce sujet, voir Adolf Aarnack, « The Date of the Acts and the Synoptic Gospel », 1911.

ques sont valables, il n'y a certainement pas de place pour tous les développements avancés par la critique des formes. Il devient donc vraisemblable de penser que les évangiles sont fondés sur des récits de première main. C'est un rappel à considérer de nouveau plus sérieusement les données étayant les idées traditionnelles concernant les auteurs des évangiles.

Ce bref survol d'un sujet immense ne peut qu'être arbitraire. La contribution de savants scandinaves tels que H. Riesenfeld et B. Gerhardson et leurs opinions sur la forte tradition orale derrière les évangiles ont été délibérément écartées, puisqu'elles ont été discutées avec une certaine longueur dans la publication précédente de ce bulletin (cf. TSF Bulletin No 45, 1966). L'apport de Karl Barth à la christologie a aussi été omis à dessein, car cela aurait pris trop de temps de le présenter convenablement. J'ai essayé d'examiner cela en détail dans mon livre : « Karl Barth et le Message chrétien »¹¹.

On dit parfois que la foi ne dépend pas des données historiques. Cette remarque n'est qu'à demi-vraie. Certes, en dernière analyse, la foi est un don de Dieu, qui ne peut être troublé par les changements de mode académiques, mais par ailleurs la révélation chrétienne est centrée sur ce que fit le Christ dans le temps et dans l'espace. Elle est historique au degré suprême. Bien qu'elle transcende les techniques historiques, elle n'exclut pas les recherches historiques. Ignorer les questions historiques serait un suicide intellectuel. Examiner en profondeur le caractère historique de la révélation chrétienne et des évangiles qui l'attestent, ne peut que conduire à une appréciation plus profonde de l'Évangile.

Cet article est tiré du Bulletin de la Theological Students Fellowship (TSF : Association des Étudiants en Théologie) No 46, Automne 1966. Il a été traduit par quelques étudiants en théologie de la Faculté de Lausanne.

¹¹ C. Brown : *K. Barth and the Christian Message*, Londres, Tyndale Press, 1967.

Ouvrages recommandés

En plus des ouvrages «classiques» de G. Bornkamm, H. Conzelmann, E. Käsemann ou H. Zahrnt, nous recommandons les ouvrages suivants :

En français

- H. BLOCHER, *La naissance virginale de Jésus-Christ*, Cahiers de l'IB de Nogent-sur-Marne, No 33, mars 1971.
- Y. CONGAR, *Jésus-Christ*, Foi Vivante No 1 : on ne lit jamais Congar sans profit.
- Ouvrages d'O. CULMANN, surtout la *Christologie du NT*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966 : la modération des jugements critiques de Culmann et son attachement au noyau de la foi lui valent d'être très enrichissant.
- C. H. DODD, *Le Fondateur du Christianisme*, trad. fr. Paris, Seuil, 1971 : une opinion prudente mais affirmative concernant l'historicité des évangiles par celui qui est reconnu comme le doyen des exégètes anglais du NT.
- C. H. DODD, *Evangile et Histoire*, trad. fr. Paris, Cerf, 1974 : la méthode des « faisceaux de convergence » venant confirmer l'authenticité des évangiles.
- A. FEUILLET, divers articles de haute qualité. Voir surtout la *Revue Biblique*.
- David FLUSSER, *Jésus*, trad. fr. Paris, Seuil, 1971 : Juif, prof. de NT à l'Université hébraïque de Jérusalem, il manifeste une attitude entièrement positive à l'égard de l'authenticité des évangiles.
- F. GODET, voir surtout son *Commentaire sur l'Evangile de Jean*, Neuchâtel, Imprimerie Nouvelle, L. A. Monnier, 1970 (réimpression).
- J. G. H. HOFFMANN, *Conservation et Transmission de l'enseignement de Jésus*, Revue Réformée XIII, IV, 1.
Le quatrième Evangile, le Jésus de l'histoire et le Christ Seigneur de l'Eglise, Revue Réformée, III, I, 1.
- X. LEON-DUFOUR, *Les Evangiles et l'Histoire de Jésus*, Paris, Seuil, 1963 : tout simplement excellent !
- Ph. MENOUD, *L'Evangile de Jean d'après les recherches récentes*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1947 : les recherches en cause ne sont plus très récentes, mais le survol reste très instructif.
- Th. SUSS, *Je crois en Jésus-Christ. Réflexions sur le problème de la méthode en christologie*, Positions Luthériennes, 19 / 2, avril 1971.
Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, Positions Luthériennes 19 / 4, octobre 1971 : le recours à la phénoménologie de Husserl ne nous convainc pas, mais le reste est admirable de solidité.

En anglais

- O. BETZ, *Waht do we know about Jesus?* Londres, SCM, 1968 : donne des raisons positives, basées sur une étude du judaïsme du temps de Jésus, en faveur de l'authenticité des évangiles.
- F. F. BRUCE, *Jesus and Christian Origins Outside of the New Testament*, Londres, Hodder & Stoughton ; Grand Rapids, Eerdmans, 1974 : étudie les références à Jésus et aux premiers chrétiens chez des auteurs païens, chez Josèphe, chez les rabbins, dans les évangiles apocryphes, dans le Coran et dans la tradition musulmane. Références à l'archéologie également.
- E. Earle ELLIS, « New Directions in Form Criticism », in *Jesus Christus in Historie und Theologie*, Festschrift für Hans Conzelmann, hrsg. v. G. Strecker, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1975, pp. 299-315 : met en question la critique formiste extrême et suggère des pistes pour un avenir plus fructueux.
- D. P. FULLER, *Easter Faith and History*, Eerdmans, 1968 : une étude exhaustive (thèse de doctorat à Bâle).
- C. F. HENRY, ed., *Jesus of Nazareth, Saviour and Lord*, Londres, Tyndale Press, 1966 : seize essais de théologiens évangéliques de renom.
- G. E. LADD, *Jesus and the Kingdom*, New York, Harper & Row, 1962 ; réimprimé sous le titre : *The Presence of the Future*, Grand Rapids, Eerdmans, 1974 : une présentation positive de la proclamation de Jésus par un auteur américain de valeur.
- C. Leslie MITTON, *Jesus : The Fact Behind the Faith*, Grand Rapids, Eerdmans, 1974 : une réponse au scepticisme historique par l'éditeur du *Expository Times*.
- Leon MORRIS, *The Lord From Heaven*, Londres, Inter-Varsity Press, 1958 : exposé peu technique par l'un des grands biblistes actuels.
- H. RIESENFELD, *The Gospel Tradition*, Philadelphia, Fortress, 1970 : contient son fameux essai sur « The Gospel Tradition and its Beginnings » et d'autres études importantes.
- A. M. STIBBS, *God Became Man. Some Considerations of the Questions How and Why?* Londres, Tyndale Press, 1957 : bref mais excellent.
- Bruce VAWTER, *This Man Jesus*, Garden City, Doubleday, 1974 : l'œuvre d'un savant catholique américain qui aborde le problème « foi et histoire » en christologie néo-testamentaire.
- B. B. WARFIELD, *The Person and Work of Christ*, Philadelphie, Presbyt. and Reformed Publ. Company, 1970, réimpr. : l'orthodoxie traditionnelle défendue avec sobriété, calme et érudition ; un grand classique encore actuel.

En allemand

- E. GÜTTGEMANNS, *Offene Fragen zur Formgeschichte des Evangeliums*, München, Kaiser, 2. verb. Aufl. 1971, Beiträge zur evangelischen Theologie 54 : une critique extrêmement importante des présupposés inadéquats qui sous-tendaient le travail de la Formgeschichte à ses débuts en Allemagne et certaines études de la Redaktionsgeschichte.

- J. JEREMIAS, *Neutestamentliche Theologie. Teil 1 : Die Verkündigung Jesu*, Gütersloher Verlaghaus, 2. Aufl. 1973 : une excellente présentation de la prédication de Jésus dans les synoptiques.
- M. KÄHLER, *Der sogenannte historische Jesus und der geschichtliche biblische Christus*, München, Kaiser, 4. Aufl. 1969 : réimpression d'une étude classique.
- J. ROLOFF, *Das Kerygma und der irdische Jesus*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2. Aufl. 1973 : une étude des motifs historiques dans les récits évangéliques sur Jésus.
- H. SCHÜRMANN, *Traditionsgeschichtliche Untersuchungen zu den synoptischen Evangelien*, Düsseldorf, ?, 1968 : son essai « Die vorösterlichen Anfänge der Logientradition » donne un milieu sociologique convaincant permettant la transmission de l'enseignement de Jésus de façon strictement contrôlée. Contient d'autres essais importants sur la Form- et Redaktionsgeschichte.

Nous accueillerons avec joie les remarques, suggestions ou critiques de nos lecteurs. Nous espérons ainsi pouvoir consacrer quelques pages de notre prochain numéro au « Courrier des Lecteurs », pour favoriser le dialogue et la réflexion théologiques. Ecrivez aux adresses suivantes :

pour la Suisse :

HOKHMA
Revue Théologique
Case postale 242
1000 Lausanne 22

pour la France :

Louis Schweitzer
167, rue Belliard
75018 Paris